

## La route

Geneviève Marleau

---

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Marleau, G. (2016). La route. *Moebius*, (148), 115–120.

## GENEVIÈVE MARLEAU

### *La route*

Les désespérés qui vont prier à l'oratoire, les rachitiques dans les corridors des hôpitaux, les musiciens sales dans le métro : je me sens une drôle de fraternité avec eux. Il existe quelque chose de sublime chez les éclopés que je ne saurais définir, un pied de nez à tous les évolutionnistes de salon, un grain de beauté sur le visage trop parfait de la nature. Laissez venir à moi les handicapés, les paralysés, les schizophrènes, les affreux, les amputés et les aveugles. Je me sens chez moi parmi eux.

C'est ce que je me répétais en glissant vingt-cinq sous à un mendiant qui haranguait les passants sur la promenade Masson. Il me remercia d'un sacre en rajustant sa tuque.

Je m'en allais pour la première fois à mon groupe d'entraide pour phobiques sociaux à l'autre bout de la ville.

Je fais partie de cette race de gens qu'on traite d'ermites, de misanthropes, de solitaires. En tout cas, des gens dont on se méfie. Ceux qui vont vivre avec les loups ou décident de tout laisser tomber pour se réfugier dans un monastère sur une montagne. Ceux qui, tout simplement, ont peur des autres. Mais la phobie sociale est compliquée à expliquer puisque c'est beaucoup plus qu'une timidité exacerbée. On a écrit des tonnes de livres sur la question. Les psychiatres cherchent encore le remède miracle. Moi, j'essayais simplement de vivre, ou plutôt, de survivre.

Je m'en allais vers mon groupe d'entraide et je me désespérais de tout ce que j'avais raté de la vie depuis les deux dernières années. Les invitations refusées, les opportunités professionnelles loupées, les jours passés enfermés dans mon appartement alors que la vie continuait de se dérouler dehors. Je me retrouvais ce jour-là comme ces

navigateurs du XV<sup>e</sup> siècle qui croyaient que la terre était plate et qui s'attendaient à ce que leur navire sombre dans les profondeurs s'ils allaient plus loin que la limite des eaux. Cela faisait deux ans que je n'avais pas parlé en face à face à des gens qui n'étaient pas des proches. Je craignais bien ne pas y survivre.

J'étais devenu un genre d'automate, de vieux garçon, de moine cloîtré. Je n'avais été touché par aucune femme depuis des mois. J'aurais donné dix ans de ma vie et toute ma maigre fortune pour m'en aller ce soir-là au cinéma avec une jolie fille plutôt qu'à ce stupide groupe. Mais on ne choisit pas son destin, paraît-il. J'ignorais si j'arriverais à seulement rester l'heure et demie que devait durer la rencontre. Juste de me trouver sur le chemin pour m'y rendre me donnait presque une crise de panique.

Habitué au confort ouaté de mon appartement, j'avais oublié la cacophonie de l'extérieur : les freins moteurs des camions, les conversations trop fortes des passants, le vrombissement constant de la circulation. Face à toutes ces agressions, j'avais la nausée. Je devais me sentir comme ces oiseaux sauvages élevés en cage à qui on rend finalement leur liberté, et qui hésitent avant de déployer leurs ailes, pas tout à fait convaincus que le vaste monde puisse leur appartenir.

J'essayais tant bien que mal de profiter de cette marche, de me réjouir de sentir mes pieds avaler les kilomètres d'asphalte des rues de Montréal. Mon esprit s'enfuyait plutôt dans des scénarios catastrophes. J'imaginai les visages tournés vers moi, les regards entendus des gens qui se moquent de vous sans oser vous le dire directement. Comment allais-je me sentir dans ce sous-sol d'église où seraient réunis d'autres anxieux ? J'allais avoir chaud, j'allais avoir mal au ventre et j'aurais l'impression que je perdais le contrôle. Dans mes pires fantasmes, j'arrivais à la rencontre dégouttant de sueur et j'étais accueilli par l'éclat de rire de cinquante personnes se moquant de moi à l'unisson. Puis, on me demandait de prononcer un discours et alors que je tentais tant bien que mal de retrouver une certaine dignité dans ma flaque de sueur, je m'évanouissais sous la clameur d'un second éclat de rire titanesque. Est-ce que je réalisais que tout cela n'avait aucun sens ? Le problème

résidait dans le fait que je n'étais pas 100 % convaincu que ce fût vraiment irraisonnable.

Malgré l'anticipation, l'hiver montréalais me paraissait enviable, superbe de froid et de givre. La neige tomberait bientôt. On n'annonçait que quelques flocons, mais si je réussissais à assister au groupe, je me rappellerais pour toujours ma délivrance qui aurait eu lieu le jour de la première neige. Je ne pouvais presque pas croire en mon enthousiasme. C'était mon péché et mon radeau de sauvetage que cet optimisme dont je faisais preuve dans les moments les plus désespérés.

Heureusement, j'ai le bon métier pour être phobique social. La traduction peut se faire de n'importe où. Souvent je me demande ce que je serais devenu si j'avais eu un métier qui m'aurait demandé d'être régulièrement en contact avec des gens nouveaux. Peut-être la faim m'aurait-elle incité à sortir plus vite de ma caverne. Qui sait ?

Le temps filait. Cela faisait presque une heure que je marchais. Je m'arrêtai quelques instants pour boire de l'eau à ma gourde. J'étais rendu au coin de Sherbrooke et Saint-Laurent. L'idée de faire demi-tour me traversa l'esprit. Après tout, je savais bien que je ne serais pas à la hauteur. Même si je parvenais à regarder les autres participants du groupe d'entraide, il était hors de question que je m'adresse à eux. Je savais que c'était encouragé, mais non obligatoire (j'avais pris la peine de téléphoner à l'organisme la veille pour vérifier). Mais si tout le monde parlait, ce serait une forme d'échec pour moi que de rester dans mon coin.

Ne me restait qu'à trouver le courage de continuer mon chemin. Les gens allaient et venaient autour de moi. Je pouvais voir qu'ils avaient la tête ailleurs. Ils étaient perdus dans leurs pensées. Des enfants en grappes me dépassèrent sur le trottoir. Je mis un pied devant l'autre et, par je ne sais quel miracle, je traversai la rue et ainsi, poursuivis ma route.

J'avais imaginé de nombreuses fois au cours du dernier mois comment je me sentirais si je me décidais à participer au groupe. Je savais que la peur me prendrait au ventre, mais aussi l'exaltation de voir que ma vie commençait enfin à prendre de l'expansion. Bizarrement, c'était l'exaltation maintenant qui prenait le dessus. J'étais dans un état de joie presque maniaque, je me sentais capable de conquérir

le monde et, ironiquement, cet enthousiasme me faisait presque peur.

Je savais bien que ce groupe n'était pas une panacée, qu'il n'offrait pas grand-chose en fin de compte. La possibilité de partager avec d'autres êtres ses malheurs de la semaine, quelques thérapies de pacotille, des broutilles qui servaient à financer l'organisme. Et du café que je serais sans doute le seul à boire parce que les anxieux ne le supportent généralement pas.

Et c'est pour cela que je me remis à marcher. J'usais mes souliers et je courais vers cette rencontre comme si ce trajet avait été mon chemin de Damas. La ville me surprenait. J'étais habitué d'appréhender le monde par la télé, l'Internet, la radio. Je regardais autour de moi, presque ébahi. C'était donc mon pays en 2016. Il avait l'air de cela. Les Montréalais, c'était eux, ces gens que je croisais sur le trottoir et qui allaient je ne savais où.

Nous étions en fin d'après-midi, en plein centre-ville. Ça bourdonnait d'activités, et pourtant, je restais dans ma bulle, comme indifférent à cette agitation. Les gens se pressaient pour rentrer chez eux, des étudiants sortaient en masse de l'Université McGill pour aller s'engouffrer dans le métro. Dans les rues, ça klaxonnait. Les cyclistes se faufilaient entre les taxis et les autobus. Les piétons traversaient les intersections en petits groupes animés. Il y avait je ne sais quoi dans l'air qui me disait que cette tempête serait mémorable.

Mon cœur battait plus fort maintenant que je n'étais plus qu'à une quinzaine de minutes du local où avait lieu la rencontre. Je m'étais presque habitué à tous ces symptômes. Ces battements de cœur, mais aussi la transpiration, le souffle court, la boule dans la gorge, les jambes molles. J'étais une femmelette soudainement, perdu dans l'imminence d'une tempête de neige, loin de chez moi. Je suis certain que les premiers explorateurs de l'Antarctique ne se sont pas sentis plus courageux que je me sentais, moi, à continuer de marcher vers mon but.

Surtout que j'avais eu un passé, j'avais existé, j'avais aimé, goûté à la vie. J'avais eu la vie normale d'un homme de vingt-cinq ans. Il n'en était que plus difficile de croire que je me retrouvais dans cet état où la seule compagnie d'autres gens m'amène presque au bord de la folie.

Je débouchai sur une rue transversale où la circulation était moins dense. Je craignis que la panique ne revienne à cause de ce calme soudain. Mon corps survolté était devenu si sensible que le moindre changement d'atmosphère ou d'environnement pouvait suffire à m'angoisser. Mais non, je restai calme. Il faut croire qu'un dieu veillait sur moi et me permettrait d'assister à cette rencontre. Je serais épuisé le lendemain à cause de l'effort, ça, je le savais, mais ça en aurait valu la peine.

Je n'étais plus qu'à cinq minutes du groupe. La neige commençait à s'accumuler sur mon sac à dos et je remerciai Dame Nature de m'avoir envoyé cette bordée. C'était un signe du ciel, après tout, que la neige se mette à tomber juste comme je m'aventurais dehors. Les questions se pressaient dans mon esprit. Et si on me rejetait? Et si j'étais le seul phobique social parmi des agoraphobes et des obsessifs? Et si on m'obligeait à parler devant tout le groupe? Et si je paniquais juste au moment de franchir la porte? Et si j'étais la seule personne là-bas qui n'ait aucun attrait, aucune qualité? Celle qui serait la plus mal en point? Dès que je chassais ces pensées elles revenaient au galop. Ça me rendait presque fou.

Je suis comme si je venais de courir un double marathon. Mais j'étais sain et sauf et je venais d'arriver au local.

Je franchis la porte et me retrouvai dans une grande salle où les chaises étaient disposées en cercle. Il y avait une table où étaient empilées des brochures. Trois personnes étaient réunies autour d'un homme qui portait un macaron avec son nom et semblait en charge du groupe. J'étais dorénavant en relative sécurité, là, parmi des gens qui souffraient des mêmes maux que moi. Je payai mon entrée en rougissant et me servis une tasse de mauvais café. «Vu la température plutôt froide, peu de gens seraient présents», me dit l'animateur.

«Ce ne sera pas un problème pour moi», lui dis-je. Et il me sourit en retour.

